

de son imagination un peu lourde pour chercher la cause de ce chagrin dont on lui faisait mystère. Tout à coup il parut frappé d'une idée qui ne lui était pas encore venue depuis le commencement de son intimité avec le jeune Corse.

—Monsieur Labeccio, dit-il d'un air sérieux, je ne voudrais pas vous offenser, cependant je désire avoir une franche réponse à la demande que je vais vous adresser : Ne suis-je vraiment pour rien dans la cause de cette inquiétude qui augmente à mesure que nous approchons de la demeure de votre tante ?

—Vous ? s'écria Charles étonné.

—Moi-même ; écoutez. En acceptant votre invitation de passer quelques jours dans votre famille, il a été sous-entendu que je ne serais pas pour elle et pour vous un sujet d'embarras. Je n'avais aucun titre pour mériter cette politesse de votre part ; nous nous sommes rencontrés sur le bateau à vapeur qui nous transportait à Ajaccio ; vous veniez en Corse pour affaires, moi j'y venais sous prétexte de faire des études d'agriculture, mais en réalité pour voir le pays, et acquérir par le frottement des hommes, ce qui manque à mon éducation.

Nous nous sommes rapprochés facilement, nous nous sommes convenus, et vous m'avez proposé, puisque j'avais tout mon temps à moi, de vous accompagner jusqu'à l'habitation de votre parente ; j'ai accepté sans façon. Cependant, maintenant que nous approchons du terme du voyage, si vous avez des inquiétudes sur la manière dont je pourrai être reçu à Casabella, si vous avez fait depuis notre départ des réflexions qui vous avaient échappé d'abord, si enfin l'idée vous est venue qu'un étranger pouvait être de trop au milieu de ces affaires graves que vous allez traiter ici, parlez franchement, ne vous gênez pas. Nous ne sommes qu'à quelques lieues de Corte... et je ne vous garderai pas rancune.

Charles l'interrompit par un geste amical.

—Y pensez-vous, monsieur Duvert ? répondit-il ; vous ne savez pas combien les devoirs de l'hospitalité sont sacrés parmi les Corses, et ma tante Bianchi est aussi Corse que personne à cet égard. Non, non, ne redoutez aucun mauvais accueil pour vous, aucune gêne pour ma famille. Je suis fondé à croire, au contraire, que votre présence sera plus agréable que la mienne...

—Que dites-vous ? moi, étranger, inconnu, assez mal élevé, puisqu'il faut l'avouer, vous croyez...

—Vous avez plus de chances que moi-même, Duvert, de plaire à cette parente que je n'ai jamais vue, mais dont je connais les idées et le caractère... Eh bien, ajouta-t-il en se ravisant, je ne ferai pas plus longtemps le discret avec vous ; je vous estime et vous aime déjà assez pour vous accorder une confiance entière ; d'ailleurs, dans la bizarre position où je me trouve, je pourrai avoir besoin de conseils, des secours, et peut-être des consolations d'un ami.

Le jeune agriculteur lui saisit brusquement la main, qu'il écrasa presque, tant son étreinte était vigoureuse, et tant la main de Charles était délicate :

—Parlez, parlez sans crainte, monsieur Charles, dit-il avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire ; les conseils et les consolations, voyez-vous, ne sont pas précisément mon fort ; je ne suis pas un grand rhétoricien, et quand il ne s'agit plus de la manière de herser un champ ou de greffer un pommier, je n'ai pas grand'chose à dire. Cependant, mon gros bon sens est à vos ordres, ainsi que mes poignets, si, comme je le suppose, vous ne pouvez pas compter sur les vôtres. Maintenant, parlez ; Paul Duvert est un bon diable, après tout, et peut-être à nous deux trouverons-nous moyen de mener à bien cette affaire qui vous occupe tant.

Charles le remercia du geste, et allait commencer le récit annoncé, quand Paul se leva.

—Ne m'avez-vous pas dit, demanda-t-il, que vous voulez éviter toute espèce de retard, et que l'affaire qui vous appelle auprès de votre tante est très-pressée ?

—Il y va de l'honneur et de la fortune de mon père, répondit Charles.

—Qu'attendons-nous donc pour nous remettre en route ? reprit Duvert en ramassant précipitamment les restes des provisions, qu'il engloutit dans son havresac ; puisque vous ne mangez pas, il est inutile de perdre ici un temps précieux... je trouverai bien moyen de grignoter quelque chose en marchant, car, soit dit sans vous offenser, mon cher Labeccio, je ne suis pas embarrassé de suivre votre pas.

Après un moment de silence, Charles reprit :

—Je ne veux pas abuser de votre patience, mon cher Paul ; aussi ne tenterai-je pas de vous expliquer la généalogie de ma famille, qui est une des plus anciennes et des plus riches de la Corse. Je vous dirai seulement que sous l'empire, par suite d'événements qu'il est inutile de raconter, cette famille se trouva réduite à deux personnes, mon père et ma tante Bianchi, derniers héritiers du nom et de la fortune de nos ancêtres.

—Ma tante, profondément attachée aux mœurs et au sol même de la Corse, épousa un riche propriétaire foncier, qui mourut peu de temps après son mariage sans lui laisser d'enfants. Quant à mon père, il avait épousé une Française, fille d'un important fonctionnaire d'Ajaccio ; ce fut déjà là un motif de discorde entre le frère et la sœur.

—Madame Bianchi est une femme bizarre, entichée des préjugés locaux ; elle a toujours considéré comme une mésalliance cette union avec une femme qui n'était pas Corse d'origine.

—Cependant, lorsque ma mère devint enceinte de moi, les deux branches de la famille semblèrent sur le point de s'entendre. Ma tante, comme je vous l'ai dit, était veuve et sans enfants : elle espéra que ma mère donnerait le jour à un garçon qui relèverait ainsi le nom de Labeccio près de s'éteindre. Aussi ma mère fut-elle invitée à venir faire ses couches à Casabella, l'habitation où nous nous rendons en ce moment, et ma naissance combla de joie les deux familles.

—Malheureusement, les deux belles-sœurs ne pouvaient s'aimer : ma mère, toute française de mœurs et de caractère, blessait à chaque instant les idées et l'orgueil de madame Bianchi. Les divers systèmes que l'une et l'autre se proposaient de suivre dans mon éducation, ne contribuèrent pas peu à les diviser.

—Ma tante voulait qu'on m'élevât en Spartiate, avec dureté, sans s'inquiéter de l'intelligence autrement que pour la façonner suivant les préjugés du pays. Madame Labeccio, femme du monde et mère jalouse, qui, du reste, me voyait faible et délicat, repoussait ces conseils, me traitait en enfant gâté.

—Il en résulta des querelles nombreuses, et un jour, après une scène violente, mon père, ma mère et moi nous quittâmes l'habitation pour n'y plus revenir. De ce moment, mon père, qui avait conservé une grande déférence pour sa sœur aînée, s'affranchit de toute contrainte ; il vendit ses propriétés en Corse, et alla s'établir à Paris, où il éleva avec ses capitaux et ceux provenant de sa femme, une maison de banque qui a toujours été estimée et recommandable jusqu'ici.

—Ma tante fut vivement irritée de ce qu'elle appelait la désertion de mon père, malgré les avances qui lui furent faites, elle resta longtemps sans vouloir donner de ses nouvelles.

—Elle était riche, et sa fortune devait naturellement me revenir plus tard ; pour tromper les espérances de mes parents, elle prit avec elle une jeune orpheline pauvre, de la famille de son mari, et annonça hautement qu'elle lui laisserait tous ses biens ; cette jeune personne est mademoiselle Thérèse Bianchi qui demeure maintenant près d'elle, et qui, nous a-t-on dit, est charmante, douée des plus belles qualités.

—Sur ces entrefaites, ma pauvre mère, à qui ma tante attribuait nos mésintelligence, venait de mourir à Paris.

—En recevant cette triste nouvelle, madame Bianchi sembla vouloir se rapprocher de son frère : elle écrivit, et soit amour-propre de ne pas paraître faire d'avances, soit intérêt véritable pour le seul rejeton direct des Labeccio, ce fut de moi seul qu'il fut question dans cette lettre.

—Mon père n'eut garde de repousser ces ouvertures ; jaloux de cette fille d'adoption, dont ma tante voulait faire son héritière, et prévoyant déjà les désastres qui pouvaient survenir dans ses affaires, il résolut de m'acquiescer à tout prix la protection et l'amitié de sa sœur.